

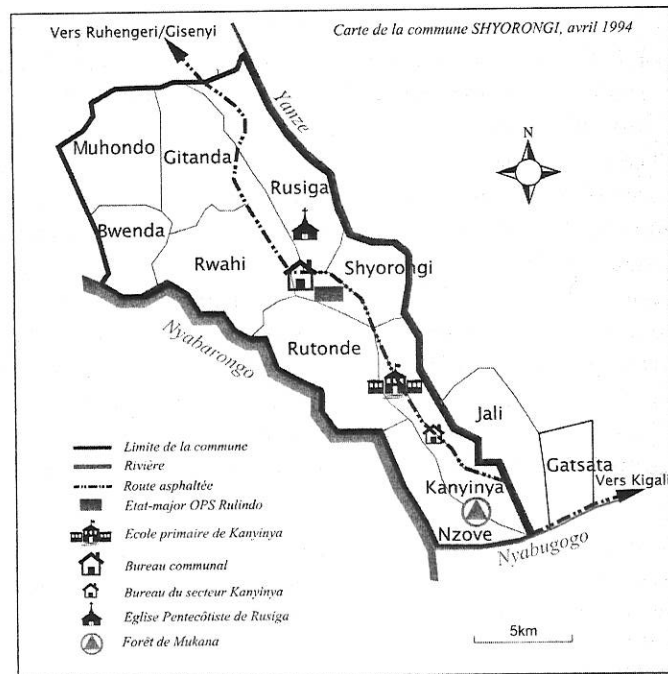
[illegible]

Repérer

1. Nous nous appuyerons sur la définition suivante, proposée par Alain Corbin : « Le paysage est manière de lire et d'analyser l'espace, de se le représenter, au besoin en dehors de la saisie sensorielle, de le schématiser afin de l'offrir à l'appréciation esthétique, de le charger de significations et d'émotions. En bref, le paysage est une lecture, indissociable de la personne qui contemple l'espace considéré. Évacuons donc, ici, la notion d'objectivité » (*L'Homme dans le paysage*, Paris, Textuel, 2002, p. 11).

35

mémoriel de ses habitants. Cette géographie mentale constitue le véritable espace au cœur duquel se déroulent les massacres et tient donc une place essentielle dans les procès *gacaca*. Seuls les survivants, les tueurs, les témoins et les juges sont capables de replacer chemins, maisons, champs, bois, écoles et églises sur la carte de leurs souvenirs. Ils entretiennent tous avec la topographie une grande familiarité dont nous¹ serions demeurés totalement exclus si nous n'avions senti la nécessité de partir à la recherche de ces lieux.



les districts de Rulindo (au nord) et Nyarugenge (au sud). La loi organique encadrant cette restructuration date du 31 décembre 2005.

1. Il ne s'agit pas d'un emploi rhétorique du « nous » académique. J'y inclus Faustin, mon collègue traducteur, dans la mesure où nous découvrîmes ensemble, tous les deux, et pour la première fois, ces lieux.

D'abord, en quête de traces, naïvement résolue à lever les contradictions des récits des tueurs en visitant la « scène du crime », j'affrontai pour la première fois le vide paisible d'une petite forêt clairsemant le flanc de la colline. Là où je pensais voir dans la terre remuée le signe d'une fosse commune, ce n'était qu'un trou creusé pour la préparation du charbon de bois; là où l'ampleur du massacre laissait supposer qu'une petite plaque commémorative aurait été apposée, pas le moindre signe n'avait été porté en souvenir. Rien ne subsistait de la tuerie de plusieurs centaines de personnes à Mukana. Sans les informations recueillies dans les procès et, surtout, la présence d'un survivant, il eût été impossible de lire l'histoire du génocide à travers la matérialité du lieu. Le récit de ce dernier, déployé au-dessus de l'à-pic rocheux surplombant la vallée de la rivière Nyabarongo, permit seul de rendre toute son intelligibilité à la topographie et de *comprendre* les raisons qui avaient poussé les tueurs à mener les victimes dans cette forêt. Elles s'y trouvèrent prises en tenaille par des bandes meurtrières les cernant de partout, la pente abrupte décourageant toute velléité de fuite. Le paysage du massacre reconstitué par la voix du rescapé retraçait une dimension essentielle de l'intelligence des tueurs, la mobilisation de leur savoir topographique afin d'assurer l'efficacité de la tuerie. La lecture construite à partir de l'expérience subjective d'un survivant ouvrait un accès aux représentations de l'espace qui avaient guidé les *pratiques* des tueurs, à leur vision de l'espace modelée par une fin meurtrière qui contribua à transformer les particularités topographiques et les paysages agricoles en autant de *moyens* de mise à mort. Enfin, comment ne pas voir dans l'acharnement à détruire les maisons et à saccager les champs des victimes un indice de l'utopie d'un monde définitivement purgé de la présence tutsi, jusqu'à sa trace même ?

La description de la géographie physique des collines de Shyorongi demeurerait muette si elle n'était conjuguée à celle

des représentations dont elle fut investie par les acteurs sociaux. C'est pourquoi nous privilégierons une déambulation à travers la géographie mémorielle de deux survivants, dont l'appréciation singulière de l'espace donne naissance aux paysages des massacres. Nous emprunterons d'abord les chemins de la disparition jusqu'aux berges de la rivière Nyabarongo, avec Angélique Mukabutera, avant de partir sur les traces de l'espace-temps du génocide en compagnie de François Mupende¹. Enfin, nous tenterons une restitution des paysages de la guerre au cœur desquels Shyorongi s'inscrivait.

Une géographie de la disparition

Il faut une mémoire, des souvenirs, un savoir pour lire un espace aujourd'hui nu, vierge de toute présence humaine. Impossible de déceler dans la luxuriance végétale la trace d'un enclos familial, les vestiges d'une vie passée. L'extermination des familles tutsi de la colline de Nyarusange se lit d'abord par le vide, par la banalité d'un champ en friche, mais aussi à travers cette étrange impression de calme, là où partout ailleurs le moindre arpent de terre est sillonné, labouré, habité. Mais ce sentiment naît déjà d'un regard informé par la fréquentation des procès au cours desquels la mort des habitants tutsi de cette colline a été racontée. Là où nous sommes seulement sensibles à une quiétude que l'on devine suspecte, Angélique Mukabutera, elle, voit (ou revoit) les parcelles, les fosses communes et les chemins du calvaire vers la Nyabarongo. À travers sa géographie se dévoilent les couches successives d'un palimpseste temporel : la vie « d'avant », peuplée de voisins, d'amis, de familiers, et le temps du génocide quand la rivière engloutit les cadavres, quand les fosses septiques

1. En dépit de l'épreuve psychique qu'un témoignage itinérant sur les lieux des massacres pouvait représenter pour eux, ils acceptèrent de me guider dans les paysages du génocide. Je tiens à leur exprimer toute ma gratitude.

deviennent des fosses communes et les champs des tombeaux à ciel ouvert. À son expérience de voisine et de survivante s'ajoute son savoir de juge *inyangamugayo*. Par sa présence aux procès depuis le début du processus *gacaca*, Angélique a accumulé une multitude d'informations sur la mort des victimes assassinées sur la colline. Sa lecture de l'espace procède de la superposition de trois mémoires, tour à tour ravivées au gré de la progression de notre marche commune¹. Le paysage dépeint à travers la subjectivité d'Angélique permet toutefois d'accéder aux représentations des tueurs, car ils mettaient à profit leur intimité avec les lieux dans l'exécution des massacres. Un espace se trouve massivement investi d'une fonction meurtrière : la rivière Nyabarongo. Dans les lignes qui suivent, nous suivrons le rythme de notre déambulation dans les paysages du génocide, en commençant par la trace des absents, avant de poursuivre sur le retournement assassin des particularités topographiques.

Lire le génocide par le vide

À deux pas de sa maison, Angélique retrouve les « ruines » (*amatongo*) de la maison de son beau-frère, Hitimana. Pourtant, rien ne subsiste de cette famille de huit personnes, entièrement anéantie, pas même les « ruines » évoquées par Angélique. L'ancienne parcelle familiale fait place à quelques caféiers rachitiques et aux herbes folles. Aucune clôture ne ceint les contours de l'ancienne propriété. Pas un seul vestige des maisons appartenant aux familles Kaberuka (huit morts, dont sept enfants), Ntaganda (six morts, les parents et leurs quatre enfants), Mulindankwaya (onze morts) et Munyakazi (sept morts, dont six enfants) ne vient témoigner de leur existence ou de leur mort.

1. Les entretiens itinérants en compagnie d'Angélique Mukabutera ont eu lieu le 4 mai et le 3 juin 2010. Ils ont fait l'objet d'enregistrements sonores et de prises de vue photographiques.

Pas une tombe, pas un monument ne marque ces endroits abandonnés à une nature dévorante. C'est pourtant en traversant chacun de ces lieux vides qu'Angélique égrène un à un les noms de ses voisins disparus, et c'est précisément sa lecture d'une végétation à première vue anarchique qui restitue leur présence. Les arbres représentent les premiers codes permettant de déceler l'implantation ancienne des parcelles. L'un d'entre eux, en particulier, incarne l'unique trace mémorielle des familles anéanties : *umuvumu*. Ce grand ficus, planté à l'entrée du foyer (*irembo*)¹, soutient la construction de la palissade. Au-delà de cette fonction, il revêt une charge symbolique importante, renvoyant, d'une part, à l'ancrage de la lignée dans le territoire clos de l'intimité familiale, à la prospérité féconde de la descendance, d'autre part². Inscrit dans un système symbolique classique associé au principe de longévité et de vitalité, il demeure pour beaucoup de survivants le seul élément visuel inscrit dans l'espace et rappelant la vie passée de leurs familles³. L'*umuvumu* appartient au monde « d'avant », étranger à « ce temps-là » du génocide.

D'autres types d'arbres viennent marquer les enclos disparus. Ils renvoient moins à la fondation de l'*urugo*⁴ qu'à l'activité

1. Danielle de Lame, *Une colline entre mille, ou le calme avant la tempête. Transformations et blocages du Rwanda rural*, Tervuren, Musée royal d'Afrique centrale, « Annales Sciences humaines », n° 154, 1996, p. 93. Surtout, on lira avec profit l'ouvrage publié par Célestin Kanimba Misago, Lode Van Pee, *Rwanda. Son patrimoine culturel. Hier et aujourd'hui*, Butare, Institut national des musées du Rwanda, 2008, p. 99 et 163-168.

2. Entretien avec Angélique Mukabutera, 3 juin 2010. Aujourd'hui, l'arbre donne son nom à un projet de réconciliation entre victimes et bourreaux, dirigé par l'évêque anglican John Rucyahana, président de la Commission nationale de l'unité et de la réconciliation (CNUR). Sa lecture symbolique est renvoyée du côté du registre chrétien puisqu'il est associé au sycamore biblique sur lequel monte Zachée pour voir le Christ (Lc 19,1-10).

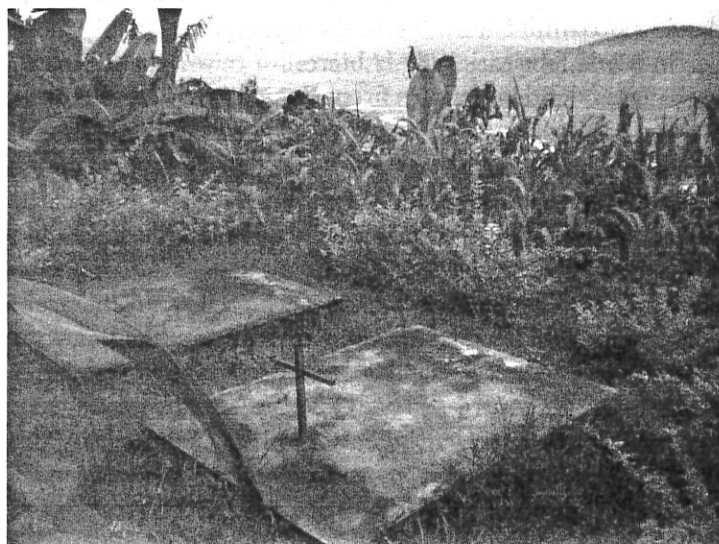
3. Joséphine Kampire désigne également la parcelle entièrement détruite de sa belle-famille par la présence d'un *umuvumu*.

4. En ville, comme à la campagne, l'unité spatiale de base épouse les

socio-économique. C'est le cas des bananiers, souvent plantés dans la proximité immédiate du foyer et essentiellement destinés à la fabrication de la bière. En raison de cet usage, les bananeraies des victimes firent l'objet d'un pillage et d'un saccage systématiques, si bien qu'elles sont aujourd'hui souvent réduites à quelques plants épars, sortes de ruines végétales en somme. Dans le voisinage d'Angélique, seule une poignée de bananiers indique la présence passée de la famille Kaberuka, assassinée (avec ses enfants). Si la lecture de la végétation permet de révéler les emplacements des lieux de vie d'antan, elle dévoile aussi les lieux de mort. Mobilisant simultanément ses connaissances de voisine et des dossiers judiciaires, Angélique désigne dans les fourrés, ou dans l'ombre humide des bananeraies, autant de places d'exécution, puis d'exhumation des ossements. Dans le lacs tortueux du chemin se découvre une maison discrète à l'entrée de laquelle les « restes¹ » de la dépouille d'une vieille femme furent déterrés en 2003, suite aux aveux d'un membre de l'*igitero* (groupe de tueurs). La découverte fréquente des corps dans les parcelles des voisins rappelle de manière édifiante l'inscription des massacres dans l'intimité des voisinages. À quelques pas des habitations, les champs et les taillis représentent autant de lieux d'assassinats dévoilés par Angélique. Une parcelle aujourd'hui en friche a été le théâtre de l'assassinat d'une femme âgée, Élisabeth Nyirahene : son corps repose dans une tombe, elle aussi cachée au détour d'un chemin étroit, perdue au cœur d'une végétation abondante.

contours de l'enclos familial (*urugo*). Le terme *urugo* (plur. *ingo*) renvoie à la fois à la matérialité de la propriété et à la famille qui l'habite.

1. Le corps de la victime fut sans doute enterré tardivement, car, précise Angélique, « seuls quelques restes » ont été découverts. Beaucoup de dépouilles furent la proie de charognards provoquant la dispersion des ossements et compliquant donc les efforts des survivants dans leur quête d'inhumation « en dignité ».



Tombe d'Élisabeth Nyirahene, enterrée aux côtés d'un enfant décédé avant le génocide. Sur la colline de Nyarusange, seules les tombes viennent matérialiser la mort dans l'espace. Un tel regroupement procède d'une volonté familiale visant à honorer les défunts appartenant à une même famille. Leur construction jumelle, ainsi que l'état identique du ciment, indique que la tombe de l'enfant a été rénovée, probablement après un saccage commis pendant le génocide. La profanation des tombes a en effet été une pratique récurrente.
Colline de Nyarusange, cliché personnel, mai 2010.

Les tombes tranchent avec l'absence de traces qui caractérise la colline de manière plus générale. Il convient d'ajouter qu'elles ne portent aucune inscription rappelant le nom ou les circonstances de la mort des disparus.

Au cœur de la géographie sociale, les parcelles désertes des victimes côtoient les maisons des tueurs. De nouveau, le savoir de juge d'Angélique permet d'égrener sur le chemin les noms des voisins, dont certains ont regagné leurs foyers après des années de prison. La reconstitution minutieuse du voisinage permet de saisir le caractère public des massacres : les voisins tuent leurs voisins *devant* d'autres voisins. Impossible pour

ces dizaines d'hommes, de femmes et d'enfants d'échapper au fracas des cris, au spectacle des tueurs en armes ou à la vue des cortèges de victimes amenés à la rivière Nyabarongo. Quittant le sommet de la colline de Nyarusange, Angélique Mukabutera foule une nouvelle fois le chemin rocailleux et accidenté vers le fleuve : c'est celui que son fils¹ parcourut sous les huées des assassins en avril 1994.

*La Nyabarongo :
une descente au cœur des paysages meurtriers*

Le fleuve qui borde Shyorongi à l'ouest tient une place centrale dans la géographie meurtrière. Les chiffres extraits d'une enquête administrative menée en 1998 offrent une première estimation des victimes jetées dans le cours d'eau : environ 150, sur un total de 2 960 pour l'ensemble de la commune². Ce chiffre devra sans doute être réévalué à la hausse sur la base des archives produites par les *gacaca*. En attendant de nouveaux calculs, le mode de massacre semble suffisamment récurrent pour retenir l'attention. Rappelons qu'à l'échelle nationale, le nombre global de victimes noyées dans les rivières est estimé à 35 000, soit un peu plus de 4 % de la totalité des décès³.

1. Il s'agit en réalité de son beau-fils, né du premier lit de son époux. Voir *infra*.

2. Archives de la CNLG, « Enquête menée par les autorités communales de Shyorongi recensant les principaux responsables locaux des massacres, le nombre des victimes, les sauveteurs, ainsi que les lieux de tuerie », Shyorongi, 1998. Il s'agit d'une estimation dans la mesure où les chiffres n'ont pas été reportés de manière systématique pour toutes les cellules ; pour deux d'entre elles, il est seulement indiqué « toutes jetées dans la Nyabarongo ». L'addition effectuée sur la base des chiffres disponibles comptabilise cent trente-trois victimes. La moyenne étant de dix victimes par cellule, nous avons comblé les lacunes statistiques pour les deux cellules où les chiffres ne sont pas indiqués.

3. République du Rwanda, MINALOC, « Dénombrement des victimes du génocide », rapport cité, p. 30.

Une lecture « culturelle » associant la Nyabarongo au mythe hamitique¹ ne s'oppose pas à une autre, fonctionnelle et pragmatique, toutes les deux conduisant à examiner la construction d'un rapport nouveau à la topographie, transformée en arme².

Ce phénomène de conversion ne me serait pas apparu de manière aussi manifeste sans ma propre appréhension physique des itinéraires empruntés par les *ibitero*, quand ils menèrent leurs victimes jusqu'aux berges de la rivière. À cet égard, la marche³ vers la Nyabarongo produit des effets de connaissance majeurs. Afin d'en prendre toute la mesure, partons d'une description détaillée des espaces traversés, depuis le sommet de la colline jusqu'à la rive. D'abord, le chemin suivi présente deux particularités permettant d'approcher non seulement la souffrance infligée aux victimes, mais aussi l'énergie déployée par les bourreaux, et renforcée par une organisation minutieuse des cortèges. Il est caractérisé par une pente aiguë et rocailleuse s'étalant sur trois kilomètres.

L'environnement topographique du chemin décourage toute velléité de fuite. On traverse une petite forêt de papyrus clairsemée avant de déboucher sur une voie plus dégagée, mais bordée par les maisons d'autant de délateurs et d'assassins potentiels. Plusieurs voisins, dont les habitations ceignent les contours du chemin, ont d'ailleurs avoué devant les *gacaca* des dénonciations et parfois des meurtres⁴. Outre cette hostilité

1. On verra dans le chapitre II quelle place cette rivière tenait dans la construction du mythe racial des origines censé inscrire les Tutsi dans une filiation avec l'Éthiopie.

2. Cette transformation du réseau hydraulique et lacustre en moyen de mise à mort a été repérée par Antoine Mugesera dans son article « Les noyés du génocide : aveux et témoignages », *Dialogue*, n° 190, mars 2010, p. 53.

3. Alain Corbin souligne l'importance capitale de la « saisie sensorielle » de l'espace, notamment par le pied qui participe de la relation au paysage. Voir Alain Corbin, *L'Homme dans le paysage*, op. cit., p. 50.

4. Entretien itinérant avec Angélique Mukabutera, 3 juin 2010. Elle nous a montré les habitations d'une voisine ayant dénoncé trois personnes, d'un homme ayant participé à l'assassinat de « plusieurs élèves qui s'étaient



Cette photographie a été prise depuis notre point de départ au sommet de la colline de Nyarusange. Elle permet d'évaluer la distance parcourue jusqu'au bord de la rivière. Colline de Nyarusange, cliché personnel, 3 juin 2010.

ambiante, les tueurs ont paré à toute éventualité d'évasion en ligotant les victimes qui leur semblaient de meilleure constitution physique ou qui avaient tenté de résister. Toute tentative de cet ordre fut sévèrement réprimée, à coups de bâton ou de machette. La descente vers la Nyabarongo recèle aussi une dimension de cruauté manifeste si l'on considère maintenant le « paysage sonore » du massacre, celui qui est restitué par la voix d'Angélique. Les cortèges s'ébranlent sous les huées insultantes des tueurs, revêtant la forme d'une « procession populaire » bruyante. Vacarme auquel se mêlent les cris et les

échappés de la route goudronnée où ils avaient été rassemblés », et d'un autre voisin acquitté dont la maison offre un point de vue imprenable sur le chemin et qui a assurément été témoin des cortèges macabres.

1. Antoine Mugesera, « Les noyés du génocide : aveux et témoignages », art. cité, p. 64. L'auteur appuie sa description des meurtres par noyade sur



Photographie du chemin emprunté. On y voit les rocaillies, les maisons du voisinage et l'on peut percevoir l'inclinaison de la pente.
Nyarusange, cliché personnel, 3 juin 2010.

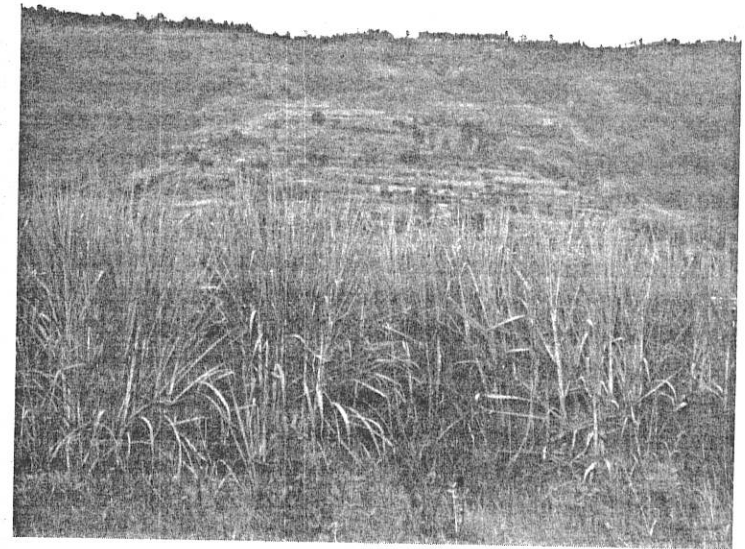
supplications des victimes, renforçant davantage la dimension publique des « marches macabres¹ ».

L'épreuve physique imposée, redoublée par l'angoisse, provoqua l'épuisement de certains, entraînés sur les rocaillies ou assassinés sur place². Pour ceux qui parviennent à poursuivre, se dresse le rempart des marais de cannes à sucre, plantes très hautes, touffues et coupantes.

une série d'aveux présentés devant les juridictions *gacaca*, essentiellement issus de Butamwa et Shyorongi. Les données présentées nous intéressent donc tout particulièrement.

1. *Ibid.*, p. 64.

2. Une nouvelle fois, l'intense fatigue physique ressentie au cours de cette marche ne relève pas de ma seule subjectivité, même si bien entendu je n'entretenais pas avec les collines rwandaises la même familiarité que leurs habitants. Même Angélique, pourtant habituée aux va-et-vient entre le sommet et la vallée, accuse des signes de fatigue, perceptibles dans l'enregistrement sonore.



Type de haies marécageuses formées par les cultures de cannes à sucre qu'eurent à traverser les victimes escortées par les tueurs.
Nyarusange, cliché personnel, 3 juin 2010.

Étalées sur plusieurs kilomètres de rives, jusqu'à l'extrême nord de la commune, les zones marécageuses ont pu représenter un havre pour d'autres victimes, refuge précaire toutefois dans la mesure où les tueurs les ratissèrent sans relâche. Angélique elle-même a survécu à l'attaque lancée contre l'église du secteur de Rutonde, dans laquelle elle s'était réfugiée, en se cachant dans les marais. Elle raconte avoir compris à l'époque les ressources alimentaires qu'elle pouvait tirer d'une telle cachette ; pendant le génocide, il était moins périlleux d'assouvir sa faim en mâchonnant le sucre des cannes qu'en s'aventurant de nuit dans les champs pour déterrer des patates douces¹. De nombreuses victimes furent débusquées, puis assassinées, au cours de telles quêtes de nourriture. La remarque d'Angélique

1. Entretien avec Angélique Mukabutera, à son domicile, sur la colline de Nyarusange, Kanyinya, 12 mai 2010.

est capitale : la perception de l'environnement naturel est transformée par le déroulement des massacres, qui oriente le choix vers un refuge jugé plus sûr. Terrée dans les herbes hautes, elle y perçoit plus nettement les mouvements des tueurs à travers le bruit amplifié par l'atmosphère étouffante du marais et la vue de l'ondulation des plants. Ainsi se dessine le paysage du génocide.

Seize ans après, impossible pour Angélique d'échapper à ce paysage tant l'approche de la Nyabarongo fait naître chez elle un profond malaise. L'espace est investi d'affects puissants, ravivés par le souvenir des tueries. À la seule vue des ondes boueuses du fleuve, Angélique répète inlassablement : « J'ai peur, la rivière m'effraie¹. » Or, Angélique a entretenu une grande familiarité avec ce cours d'eau pendant toute son enfance, lorsqu'elle conduisait ses vaches sur les berges. Ce sont ses « mauvais souvenirs » (pour reprendre ses propres mots) qui façonnent désormais sa relation à la Nyabarongo. Pendant les massacres, elle a assisté à plusieurs assassinats et tractations macabres sur ces rives, où elle est amenée par un groupe de tueurs. Elle parvient toutefois à prendre la fuite quand ils acceptent qu'elle retourne chez elle chercher de l'argent². Outre les souvenirs de sa propre expérience, la vue de la rivière lui rappelle la mort de son fils de 15 ans, assassiné avec un groupe de quatorze autres victimes³. Ce qu'elle raconte des circonstances du massacre permet d'accéder à l'idée que les tueurs se font de la rivière. Les noyades répondent à une logique d'efficacité. Les personnes capables de nager sont ligotées ou frappées avant d'être précipitées dans l'eau : les hommes adultes, ou ceux qui avaient été attachés en raison de leur résistance, semblent avoir été noyés de cette façon⁴. Mais les femmes et les enfants ont pour la plupart

1. Entretien itinérant avec Angélique Mukabutera, 3 juin 2010.

2. Entretien du 5 mai 2010. En outre, Angélique étant hutu, elle ne constitue peut-être pas une cible prioritaire pour les tueurs.

3. Entretien avec Angélique Mukabutera, 3 juin 2010.

4. Les tueurs « coupèrent » les épaules de son fils à la machette pour

été jetés vivants et sans entrave, à l'exception de ceux dont les tueurs connaissaient l'aptitude à nager¹. Toute une économie meurtrière se mit en place sur les rives de la Nyabarongo, perçue comme une arme dont l'efficacité létale paraît avoir été minutieusement évaluée. Et quand les victimes parvinrent à échapper à ces calculs meurtriers, les tueurs n'hésitèrent pas à les poursuivre dans leurs pirogues afin de les achever dans les eaux du fleuve. Enfin, la rivière représente un moyen commode pour se débarrasser des corps, charriés pour des milliers d'entre eux jusqu'au lac Victoria en Ouganda². Certains témoins font part d'opérations d'élimination des cadavres dans le fleuve, ces derniers ayant été convoyés en masse sur les berges pour y être jetés³. L'engloutissement des victimes dans les eaux de la Nyabarongo privait les survivants de tout rite de deuil. En ce sens, la rivière s'inscrit bien au cœur d'une géographie de la disparition⁴.

l'empêcher de nager, ce dernier ayant manifesté sa résistance sur le chemin (entretien avec Angélique Mukabutera, 3 juin 2010).

1. C'est ce qui ressort de certains témoignages portés devant les *gacaca* : « Dans ce même secteur de Rwahi [commune de Shyorongi], trois enfants, dont deux de Ryumugabe, s'y sont cachés, puis ont été découverts par une bande de génocidaires qui les a conduits directement à la Nyabarongo. Arrivés à la rivière, les trois enfants furent liés chacun à part par les bras, parce que, dit le témoin, ils savaient nager. Les enfants furent précipités vivants dans la rivière » (Antoine Mugesera, « Les noyés du génocide : aveux et témoignages », art. cité, p. 54-55, c'est nous qui soulignons).

2. En février 2009, une commission parlementaire rwandaise partait en Ouganda y recenser les sites du génocide des Tutsi ; 10 976 corps repêchés sur les rives du lac Victoria y ont été inhumés. Voir Thomas Munyaneza, « Coup d'œil sur le rapport des victimes du génocide contre les Tutsi jetées dans des rivières rwandaises vers le lac Victoria », *Dialogue*, n° 190, mars 2010, p. 27-34.

3. Voir le témoignage rapporté par Antoine Mugesera, « Les noyés du génocide : aveux et témoignages », art. cité, p. 60-61.

4. Le fleuve a fait l'objet d'un investissement mémoriel lors de la commémoration nationale d'avril 2010. Les cérémonies de deuil se sont déroulées sur les rives des lacs et cours d'eau de l'ensemble du pays. Un projet de mémorial est en cours d'élaboration (communication de Théodore Simburadali, président d'Ibuka, avril 2010).

En s'épargnant le désagrément d'avoir à ensevelir les corps de leurs victimes, les tueurs compensaient peut-être la fatigue de leur longue marche et économisaient probablement leurs forces avant de gravir la pente en sens inverse vers le sommet de la colline. La fréquence des allers-retours dépendait du contingent de personnes rassemblées, opération qui souligne encore la logique d'efficacité évoquée plus haut. Cette forme d'épargne de l'effort physique ne saurait masquer l'énergie meurtrière déployée au cours des marches, signe de la détermination des tueurs. La multiplication de ce type de cortèges macabres illustre la conversion d'une familiarité ancienne avec l'espace en un moyen particulièrement efficace de mise à mort. L'investissement meurtrier de l'espace ne se limite pas à l'environnement naturel, il gagne également les aménagements agricoles, les routes, les écoles, les églises. Les espaces de l'existence quotidienne et de la vie sociale ordinaire se muent en autant de pièges mortels.

Paysages mémoriels : sur les chemins de l'espace-temps du génocide à Shyorongi

Rescapé du massacre de l'église de Rusiga où l'ensemble de sa famille trouva la mort, représentant local de l'association Ibuka, François Mupende parcourt sans relâche les collines depuis 1995, à la recherche des corps, afin de les enterrer « en dignité ». Il a de cette manière acquis une connaissance fine des lieux de massacre de la commune, et c'est donc à travers sa voix que nous poursuivrons la reconstitution des paysages du génocide¹.

1. Nous avons réalisé deux entretiens itinérants en compagnie de François Mupende, les 11 et 26 septembre 2008. Ils ont fait l'objet d'un enregistrement sonore et de prises de vue photographiques.

Topographie des massacres à Shyorongi

Les tueurs ne prirent pas toujours la peine de faire descendre leurs victimes vers la Nyabarongo. Au sommet des collines surplombant la vallée, bien d'autres formations naturelles furent utilisées pour traquer et tuer. À l'entrée sud de la commune, dans le secteur de Kanyinya, François inscrit dans l'espace le récit du massacre de deux familles en levant le voile sur l'usage de l'environnement naturel au cours des marches de la mort vers le rocher de Nyarubande¹. Considérons une nouvelle fois l'ensemble du chemin meurtrier depuis le « départ » des groupes jusqu'au lieu d'exécution, afin de repérer la diversité des usages létaux de la moindre particularité du milieu naturel.

Le récit du calvaire infligé à un homme, une vieille femme et un enfant illustre de manière exemplaire le phénomène. Les victimes ne sont pas tuées sur place, dans la maison où elles sont découvertes, mais déplacées par un groupe nombreux. Elles ne parviendront pas vivantes au rocher de Nyarubande, d'où leurs corps seront précipités. L'homme et la femme âgée expirent en cours de route sous les coups de machettes et de bâtons. L'enfant, lui, est fracassé contre un arbre au moment où l'*igitero* traverse une modeste pinède.

À l'issue de la marche, les corps sont précipités dans le vide. On retrouve avec le rocher de Nyarubande les usages déjà décrits pour la Nyabarongo, lieu investi d'une double fonction de massacre et d'élimination des corps. Comme dans le fleuve, la plupart des victimes sont jetées vivantes dans un gouffre de plusieurs centaines de mètres. Les informations recueillies dans

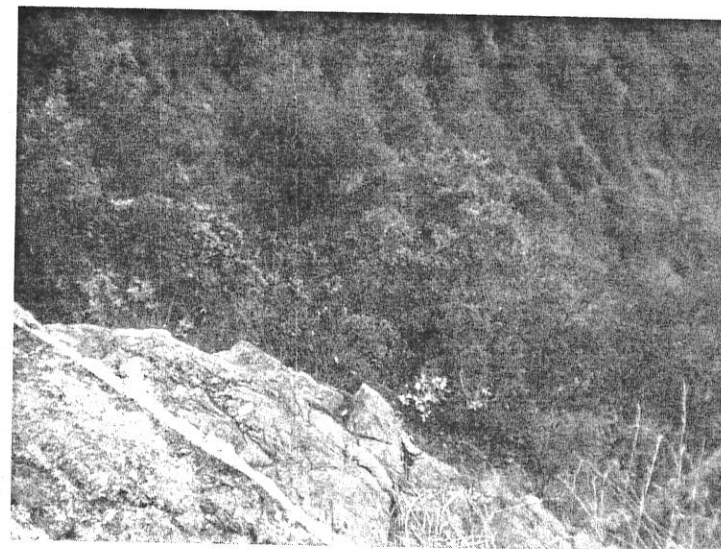
1. Il s'agit de la famille Bilihanze, un homme hutu marié à une femme tutsi, assassiné vers la fin du mois d'avril 1994 avec une vieille femme et un enfant; et de la famille Kambanda, entièrement anéantie. L'histoire de ces massacres occupa la juridiction d'appel du secteur de Kanyinya lors des séances des 12, 19 et 26 août 2008.

les procès *gacaca* sur la transformation du rocher en instrument de mort ont décidé les rescapés à entamer des recherches afin d'exhumer les ossements des victimes. On imagine avec quelles difficultés une cinquantaine d'entre elles ont pu être identifiées grâce à des morceaux d'étoffes remontés du ravin. La profondeur de l'abîme complique considérablement la recherche des corps, de moins en moins identifiables à mesure que les années passent, notamment en raison de la disparition des lambeaux de vêtements, qui, en l'absence de tout dispositif de médecine légale, constituent souvent l'unique moyen de reconnaître les victimes. À cet obstacle s'ajoute enfin l'éparpillement des squelettes par les charognards et autres animaux peuplant les taillis touffus situés en contrebas. Ces précisions ne relèvent pas de l'inventaire macabre, mais constituent autant d'entraves au deuil des survivants, privés des corps de leurs êtres chers.

Les « enterrements en dignité » ne peuvent se comprendre sans la volonté de soustraire les dépouilles à une dégradation physique accélérée par leur abandon à l'air libre, à la merci des chiens et des oiseaux de proie. Cette résolution guide François dès 1995, quand il participe à la collecte des corps tapissant les collines de Shyorongi¹. À ce jour, la quête n'est pas achevée, notamment dans les lieux difficiles d'accès où les recherches nécessitent des moyens humains et matériels hors de portée du petit groupe de rescapés. Les difficultés rencontrées au rocher de Nyarubande se reproduisent à Mukana, petite forêt située sur la colline voisine. Ici, les victimes ont été cernées de toute part et contraintes de se jeter dans le vide pour échapper aux assaillants². Mais de nombreux corps demeurent prisonniers

1. Entretien itinérant avec François Mupende, 26 septembre 2008. Vingt-quatre corps dispersés dans les alentours du rocher de Nyarubande sont regroupés et enterrés sommairement dans des bâches. En 2003, ils sont déterrés, disposés dans des cercueils, puis inhumés « en dignité » dans le mémorial de Shyorongi situé au bord de la route.

2. Sur l'histoire de ce massacre, voir *infra*.



Vue en plongée depuis le rocher de Nyarubande.
Cliché personnel, septembre 2008.

du précipice. En octobre 2012, quatre-vingts dépouilles en ont été extraites. On voit combien l'inscription des massacres au cœur d'une topographie particulière est loin d'être anecdotique. Elle fait sentir ses effets dans le temps présent, en redoublant les obstacles au deuil des survivants.

Après avoir gravi les collines depuis la vallée de la Nyabarongo, nous parvenons au ruban asphalté qui parcourt la commune depuis le sud, en provenance de Kigali, jusqu'au nord en direction des villes de Gisenyi et Ruhengeri. La route qui traverse le territoire représente l'un des axes les plus fréquentés du réseau routier national. Il n'est donc pas surprenant qu'elle ait été hérissée de barrières dès le déclenchement des massacres : militaires, miliciens *Interahamwe*¹ et

1. Il s'agit des miliciens attachés au parti du président Habyarimana, le Mouvement révolutionnaire national pour le développement (MRND).

simples civils se relayant pour y assurer la «sécurité». Deux éléments permettent de fournir une estimation du nombre de barrières dressées sur la route et de saisir la densité du maillage constitué. D'abord, du sud au nord, la commune s'étale de part et d'autre de la route sur environ trente kilomètres. Ensuite, la structure administrative de la commune permet de déterminer un chiffre moyen de barrières en fonction du nombre de cellules¹. Au total, c'est donc quatre-vingt-dix barrages qui furent érigés sur une distance de trente kilomètres, soit une barrière tous les trois cents mètres environ. Dans ce contexte de contrôle particulièrement étroit, les victimes n'eurent guère de chances d'échapper à une vérification d'identité fatale ou à la dénonciation d'un voisin posté à la barrière pour son tour de garde. Peu d'échappatoires s'offrirent aux réfugiés, pris en étau entre la redoutable Nyabarongo, à l'ouest, et les combats acharnés auxquels se livrent l'APR et les FAR à Jali, à l'est.

De leur côté, les tueurs organisent les massacres de masse en s'appuyant sur les possibilités de circulation d'importants effectifs de victimes sur la route. On verra dans quelles conditions les Tutsi rassemblés au bureau du secteur vont être menés jusqu'à Mukana en suivant l'itinéraire frayé par la chaussée. Lieu de «filtrage» de l'ennemi, la route devient un lieu de massacre important. Pièce centrale du dispositif «sécuritaire», elle concentre les multiples espaces de pouvoir émergeant pendant le génocide. Bureaux de l'administration locale, cabarets et habitations de tueurs zélés s'agrègent sur les bas-côtés, formant des points de contrôle supplémentaires. De manière significative, dans les procès, les acteurs désignent souvent les endroits transformés en lieux de tuerie sous le terme «barrière», invitant donc à considérer le caractère labile de l'espace. Il est vécu de

1. La commune de Shyorongi comptait neuf secteurs, comprenant eux-mêmes plus d'une dizaine de cellules chacun, soit un total proche de cent cellules. Nous avons retranché du total les secteurs situés dans la vallée de la Nyabarongo, dont les limites n'atteignent donc pas la route.



Mémorial des victimes du génocide de Shyorongi, érigé au bord de la route en 2003. Il rassemble les corps des victimes assassinées dans la commune. Il est inscrit au-dessus de la croix : «Mémorial du génocide. Avril 1994. Shyorongi» ; sur la stèle de gauche : «Vous êtes partis alors que nous avions encore besoin de vous» ; sur celle de droite : «Nous nous souviendrons toujours». Cliché personnel, septembre 2008.

manière dynamique, par les tueurs comme par les survivants, et les massacres suivent une logique circulaire alimentée par les nombreux déplacements imposés aux victimes et par la redoutable force agrégative des *ibitero*. C'est pourquoi l'apparence statique de la route et des barrages qui y sont dressés ne doit pas en masquer les usages bien plus mobiles.

Aujourd'hui, la route a retrouvé la frénésie de l'activité commerciale et dévoile aux touristes en excursion pour le parc national des Virunga le charme verdoyant des collines d'une commune disparue. Les changements de toponymes consécutifs à la réforme administrative ont achevé de l'effacer du panorama. Désormais, Shyorongi n'existe plus qu'à travers l'unique souvenir du génocide, seul le mémorial

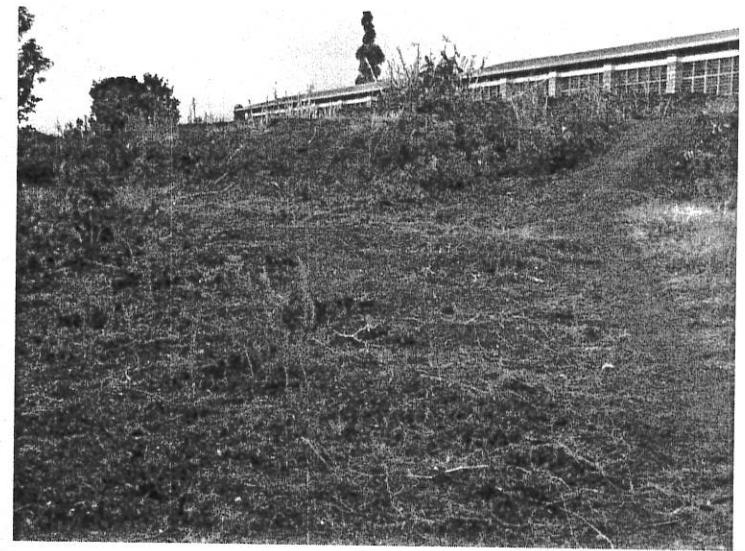
érigé sur le bord de l'asphalte rappelle encore le nom de la commune¹.

Deux lieux situés au bord de cet axe routier, distants d'environ deux kilomètres, tiennent une place centrale dans la topographie meurtrière : le bureau du secteur et l'école primaire catholique. Ils convoquent le souvenir de personnalités influentes du secteur : le conseiller Joseph Nzabamwita et l'institutrice Godiose Mukamana². Leurs procès ont permis d'accrocher à la cartographie du génocide ces bâtiments administratifs et scolaires liés entre eux par l'histoire de l'un des plus importants massacres de la commune. Espaces de rassemblement ou de refuge, puis de triage des réfugiés (tant les Hutu fuyant la reprise des combats que les Tutsi tentant d'échapper aux massacres), l'école et le bureau du secteur représentent les antichambres de la mort pour les victimes tutsi conduites ensuite dans la forêt de Mukana où elles sont assassinées en masse, le 12 avril 1994. Dans le même temps, se lit à travers l'usage de ces lieux toute la sophistication de l'organisation du génocide, essentiellement prise en charge par les autorités locales, les militaires, les « intellectuels » et les miliciens.

Deux opérations de séparation des réfugiés furent simultanément organisées, essentiellement sur la base d'une vérification des cartes d'identité : la première visait à rassembler les Tutsi au bureau du secteur (plus proche de Mukana) quand les Hutu furent quant à eux regroupés dans l'enceinte de l'école primaire. Cependant, certains Tutsi pressentant le piège du transfert vers le bâtiment de l'administration locale se mêlèrent aux Hutu de l'école. Un nouveau contrôle des titres d'identité eut lieu, et les Tutsi débusqués furent assassinés sur les terrasses agricoles situées derrière les classes.

1. Dans la nouvelle configuration administrative, la commune n'existe plus en tant que telle, seul un secteur porte aujourd'hui encore le nom de Shyorongi.

2. Le nom a été modifié en raison de l'implication de cette dernière dans des faits de violence sexuelle. Voir *infra*.

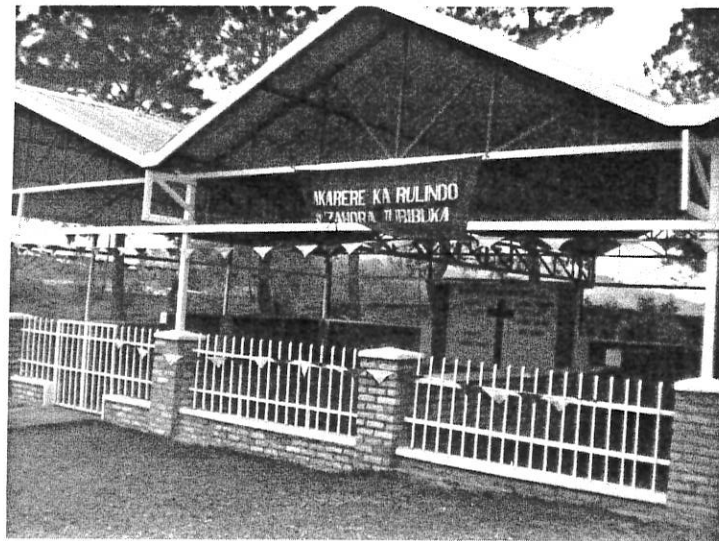


Vue en contrebas des terrasses agricoles où furent assassinés les Tutsi réfugiés dans les bâtiments de l'école primaire et ayant échappé au premier transfert vers le bureau du secteur, prélude au massacre de Mukana. On aperçoit en haut de la photographie l'un des bâtiments abritant les classes.
Cliché de Violaine Baraduc, 26 septembre 2008.

Remontant la route vers le nord et quittant le secteur de Kanyinya pour entrer dans celui de Rusiga, on atteint après quelques mètres de piste poussiéreuse l'endroit où s'élevait en avril 1994 une église pentecôtiste. Aujourd'hui, rien ne permet de deviner la présence de l'édifice religieux à la place duquel se dresse un mémorial rassemblant des centaines de corps¹.

De nouveau, les souvenirs et le savoir de François se révèlent indispensables à la lecture de l'espace. À l'échelle nationale, les églises figurent parmi les lieux ayant concentré les plus importants

1. Les lignes suivantes reposent sur un entretien *in situ* réalisé avec François Mupende, 11 septembre 2008.

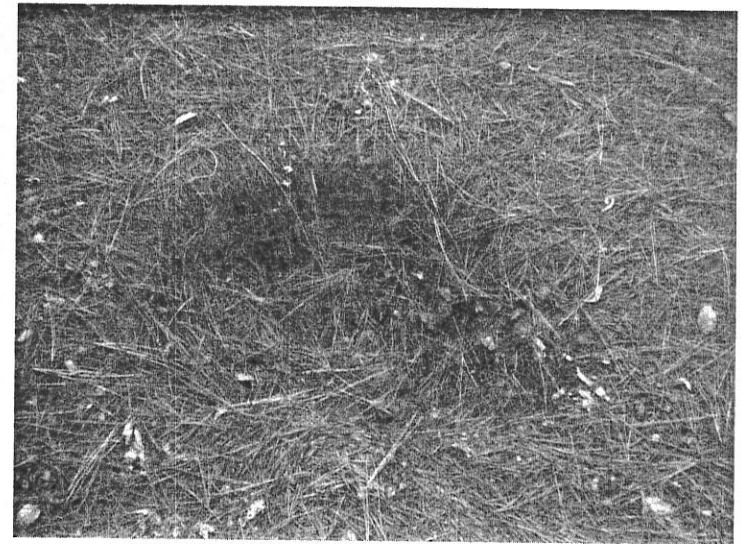


Mémorial érigé sur le site de l'église pentecôtiste de Rusiga. Rusiga, cliché personnel, septembre 2008.

massacres : près de 40 % des victimes du génocide y ont péri¹. La tuerie perpétrée dans l'enceinte de celle de Rusiga s'inscrit donc dans cette perspective plus générale. François connaît parfaitement les circonstances de l'attaque lancée les 8 et 9 avril contre les réfugiés, parmi lesquels figurait la totalité de sa famille.

La colline de Murama, sur laquelle se trouvait l'édifice, comptait « beaucoup de Tutsi », selon François. Guidés par le souvenir des violences antérieures, mais sans doute aussi par la volonté de joindre leurs forces, les Tutsi se regroupèrent dans l'église. Une forme de résistance s'organisa, les jeunes hommes tentant de repousser à plusieurs reprises les assauts des miliciens et des voisins. L'appui des militaires et le recours aux armes à feu brisèrent cette résistance. Les femmes

1. République du Rwanda, MINALOC, « Dénombrement des victimes du génocide », rapport cité, p. 39.



Trace laissée par le trou des latrines de l'église de Rusiga. Rusiga, cliché personnel, septembre 2008.

et les enfants placés à l'abri par les hommes dans le bâtiment furent les principales victimes, assassinés par les explosions de grenades et bientôt ensevelis sous les décombres de l'église qui s'effondra. Ceux qui purent échapper à l'affaissement de la bâtisse furent précipités dans les profondes latrines situées à quelques mètres.

En 1995, beaucoup de corps en ont été extraits par les survivants avant d'être rassemblés dans une fosse commune avec d'autres dépouilles retrouvées aux alentours, puis enterrés « en dignité » dans le mémorial érigé au début des années 2000. Seul le regard exercé de François et d'un vieil homme errant sur les lieux de la disparition de ses quatre enfants permet aujourd'hui de repérer les traces ténues des latrines.

De la description de ces bâtiments, essentiellement mobilisés dans la préparation et l'exécution de massacres de masse, deux « micro-lieux » de tuerie émergent donc : les terrasses agricoles

et les fosses septiques. À une échelle plus resserrée, ils viennent inscrire les massacres dans la topographie du quotidien, celui du travail champêtre et de l'intimité des parcelles.

Les espaces du quotidien

Dans le secteur de Kanyinya, où on enregistre plus de sept cent cinquante victimes¹, et à partir du corpus de procès rassemblé pour notre travail, le total des victimes jetées dans les latrines s'élève à quatre-vingt-neuf personnes. Un chiffre qui vient témoigner de la conversion de l'espace domestique en lieu de tuerie, la plupart des corps ayant été retrouvés au fond de toilettes creusées dans les enclos. De même que les noyades dans la Nyabarongo sont susceptibles de faire l'objet d'une double lecture, à la fois symbolique et fonctionnelle, les massacres dans les latrines doivent s'inscrire dans un système de significations qui ne s'oppose guère à la constatation de leur caractère pragmatique. On le verra dans les chapitres qui suivent : le processus de « chosification » qu'impliquent de telles modalités de mise à mort n'échappe pas aux survivants. Dégradation d'autant plus intensément ressentie lorsque les latrines étaient en usage, cette précision ne manquant jamais d'être soulignée. La dimension profanatrice d'un tel geste n'a probablement pas non plus échappé aux tueurs.

D'un point de vue « pragmatique », ils s'épargnaient la peine d'avoir à enterrer les corps de leurs victimes. Bien plus, il nous semble que les latrines ont fini par intégrer une véritable économie meurtrière micro-locale, les tueurs ayant

1. Chiffre calculé sur la base des informations fournies par l'enquête administrative de 1998, mais qui devra probablement faire l'objet d'une révision à la hausse après le dépouillement complet des archives *gacaca*. Voir Archives de la CNLG, « Enquête menée par les autorités communales de Shyorongi recensant les principaux responsables locaux des massacres, le nombre des victimes, les sauveteurs, ainsi que les lieux de tuerie », enquête citée.

compris toutes les ressources qu'ils pouvaient en tirer en termes d'efficacité. La profondeur des latrines – pouvant atteindre dix mètres – permet d'y entasser de nombreux corps. Cette caractéristique explique sûrement la transformation de certaines d'entre elles en lieux exclusivement dédiés aux assassinats, ironiquement baptisés par les tueurs « CND y'Abatutsi », en référence au parlement où stationnait un bataillon du FPR¹. La création de tels abattoirs autour des fosses témoigne des efforts de rationalisation des massacres au cœur des voisinages. En abattant plusieurs victimes préalablement regroupées, les tueurs s'épargnent la fatigue de poursuites individuelles et évitent l'essoufflement d'une confrontation avec une victime résistante. Les fosses permettent d'économiser les coups dès lors que les personnes y sont jetées vivantes. Il semble que les latrines aient représenté le moyen privilégié pour assassiner les enfants².

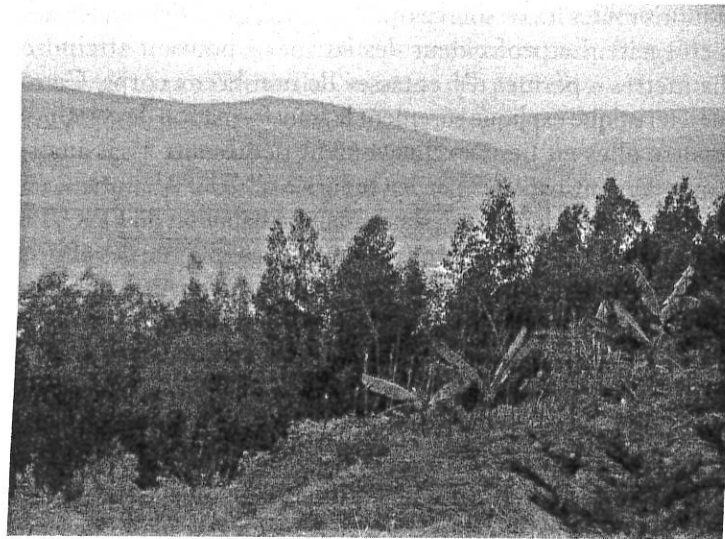
La récurrence de telles pratiques a par la suite guidé les survivants dans leurs quêtes des corps. François raconte de quelle manière les fosses septiques ont constitué dans l'après-coup des lieux particulièrement ciblés pour les entreprises d'exhumation et d'enterrement « en dignité ». En 1996, trente-sept corps ont été extraits d'une latrine située en face du cabaret du conseiller de secteur³. Cependant, toutes les recherches ne se sont pas soldées par de telles découvertes. En effet, l'ultime « utilité » des latrines comme lieux d'assassinat réside dans le camouflage des dépouilles, les fosses pouvant être définitivement refermées par une dalle de ciment.

La quiétude banale de ce champ soigneusement labouré ne laisse rien deviner de la présence d'une ancienne fosse commune renfermant les corps de vingt-quatre personnes,

1. On verra dans les chapitres qui suivent de quelle manière les toilettes de deux familles tutsi (*kwa* Tito et *kwa* Paul Gakwaya) sont devenues des lieux d'exécution de plusieurs dizaines de personnes.

2. Il s'agit d'une hypothèse née des récits de massacres d'enfants portés devant les *gacaca*. Voir *infra*.

3. Entretien itinérant avec François Mupende, 26 septembre 2008.

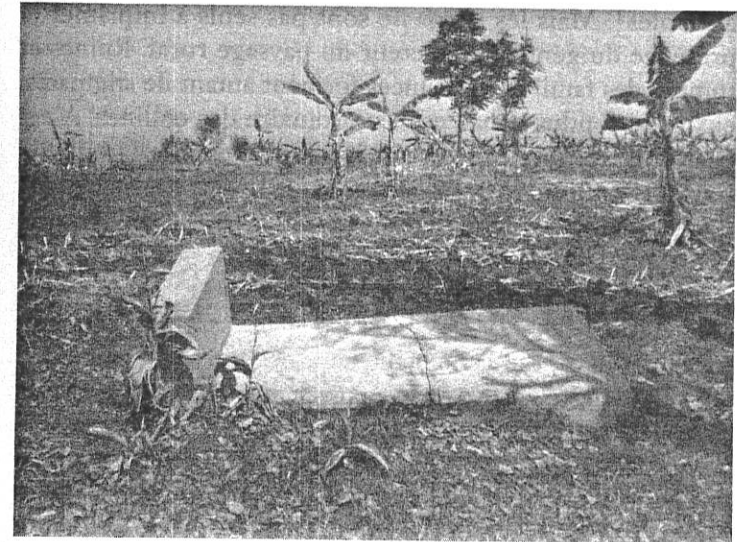


Emplacement d'une fosse commune exhumée en 1996.
Colline de Nyamweru, cliché de Violaine Baraduc, septembre 2008.

rassemblés et enterrés à la hâte par les survivants en 1996, avant d'être inhumés « en dignité » dans le mémorial situé sur la route, en 2003.

Le récit de François éclaire les raisons pour lesquelles les dépouilles ont été regroupées dans l'urgence – et avec des moyens matériels dérisoires – aux lendemains du génocide : il s'agissait de débarrasser les champs des corps qui les parsemaient. Les collines et leurs champs terrassés représentent les lieux où les massacres furent les plus nombreux à l'échelle nationale¹. Autant que les armes, les *champs* viennent inscrire l'exécution du génocide dans le monde paysan. Toutefois, l'usage meurtrier des terrasses agricoles rend surtout compte

1. République du Rwanda, MINALOC, « Dénombrement des victimes du génocide », rapport cité, p. 39.



Tombes construites sur la propriété de la famille de Canisio Kambanda, qui fut assassiné avec neuf membres de sa famille sur le rocher de Nyarubande.
Colline de Nyamweru, cliché personnel, septembre 2008.

de l'intimité de la violence exercée au cœur des voisinages. Par ailleurs, la présence des corps au cœur de l'espace de travail habituel nous semble exprimer une forme de banalisation, de routinisation des massacres, ces derniers se trouvant fondus dans le paysage ordinaire. La transformation des terrasses agricoles en lieux de tuerie constitue probablement l'un des signes les plus patents des représentations meurtrières de l'espace investi par les tueurs. Une fois encore, la dimension pratique de la disposition des champs ne leur a pas échappé : les victimes s'effondraient dans les sillons et la terre de la terrasse servait à recouvrir sommairement les cadavres.

Longtemps après le génocide, les tueries n'en ont pas fini de hanter le quotidien du travail champêtre, au fil des nombreuses découvertes macabres ponctuant la reprise timide des activités

agricoles¹. Mais les corps ne sont pas seuls à imprimer la présence du génocide au cœur du paysage rural. Ruines et tombes des familles assassinées forment autant de stigmates, eux aussi fondus dans l'espace ordinaire des collines. À cet égard, les tombes érigées sur la propriété de la famille de Canisio Kambanda, sur la colline de Nyamweru, nous semblent exemplaires de l'intégration du souvenir du génocide dans la géographie du voisinage le plus ordinaire.

Désormais, pour les habitants de cette colline, l'existence des anciens voisins ne subsiste plus qu'à travers les stigmates de leur disparition. L'aménagement des traces résulte d'une volonté des survivants, les corps ayant été ramenés sur la parcelle familiale pour y être enterrés, à côté de la maison détruite². Les lieux ne sont pas laissés à l'abandon, comme pourrait le laisser croire cette photographie. Au contraire, les ruines font l'objet d'une conservation soigneuse, qui contraste avec l'effacement qui caractérise les collines de manière plus générale³.

À la géographie de la disparition s'oppose, au creux des champs, une volonté de conservation des traces, sinon du vide. François nous emmène ainsi auprès d'une haie d'euphorbes minutieusement entretenue et ceignant un modeste lopin de terre, unique vestige de la maison de Mukamurenzi.

1. Les dépouilles de quarante victimes furent retrouvées dans les terrasses agricoles situées derrière l'école primaire de Kanyinya. Ce sont les élèves qui heurtèrent des crânes en cultivant les champs (entretien itinérant avec François Mupende, 26 septembre 2008).

2. Les corps des dix victimes appartenant à la famille de Canisio Kambanda furent retrouvés en contrebas du rocher de Nyarubande, avant d'être enterrés au creux de la parcelle familiale (entretien itinérant avec François Mupende, 26 septembre 2008).

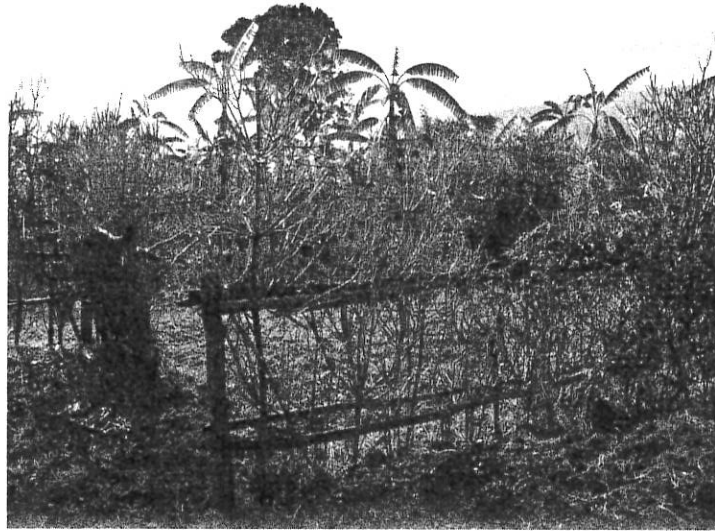
3. De même, dans le quartier de Nyamirambo, où j'ai séjourné à plusieurs reprises, les ruines d'une maison ont été protégées par la construction d'une palissade en brique, respectant les nouvelles règles de l'urbanisme. La famille a donc investi financièrement dans la construction d'un mur pour conserver les ruines.



Ruines de la maison de Canisio Kambanda, situées à quelques mètres des tombes. Colline de Nyamweru, cliché personnel, septembre 2008.

Fondu dans la banalité champêtre environnante, l'endroit est devenu un lieu de commémoration, associant la mémoire des victimes tutsi assassinées et le sacrifice de Mukamurenzi, la propriétaire hutu de la maison qui a refusé d'abandonner ses protégés en avril 1994. De plus, l'histoire du lieu est soumise à une lecture chrétienne particulière. En effet, nous raconte François, « beaucoup de femmes et d'enfants sont venus chez cette femme car ils savaient qu'elle était une chrétienne comme eux. Ils voulaient prier avant de mourir¹ ». À l'arrivée des tueurs, Mukamurenzi a puisé dans le registre religieux pour les dissuader : « Ces gens sont des créatures de Dieu, si vous les tuez vous devrez Lui rendre des comptes. » Supplications vaines puisqu'elle est aussitôt taxée d'être « complice » (*icyitso*),

1. Entretien itinérant avec François Mupende, 26 septembre 2008.



Emplacement de la maison de Mukamurenzi, assassinée avec les personnes qu'elle protégeait.
Secteur de Kanyinya, cliché personnel, septembre 2008.

sa maison attaquée à la grenade, puis brûlée. Elle meurt avec les dizaines de réfugiés qui n'ont pas eu le temps de fuir¹. Le récit de François atteste l'appréhension mémorielle de ce modeste enclos converti en un lieu saint cristallisant des pratiques de dévotion centrées sur le martyre de cette femme.

1. Selon François Mupende, trente à quarante corps ont été retrouvés aux abords de la maison. Le nombre de victimes doit être plus élevé dans la mesure où la plupart d'entre elles furent brûlées vives et leurs corps réduits en cendres. Le récit de François Mupende repose sur les témoignages des quelques survivants de cette attaque et les aveux de certains tueurs (entretien itinérant avec François Mupende, 26 septembre 2008).

Paysages de guerre

Cette tentative de reconstitution de la dimension meurtrière de la topographie de Shyorongi demeurerait incomplète sans une attention particulière à sa disposition au cœur du théâtre guerrier. L'inscription de la commune dans l'espace-temps du conflit détermine pour une large part la fulgurance des massacres dont l'exécution prime sur la logique stratégique. On verra dans les pages qui suivent de quelle manière le *lieu* et la *date* de la grande tuerie de Mukana résultent de l'appréciation des évolutions du front par les militaires et les membres de l'administration locale. En outre, la proximité des combats contribue à conforter la représentation des massacres en termes de guerre totale, tout comme elle renforce un peu plus la confusion entre les mondes civil et militaire.

Deux collines sont le théâtre de combats acharnés jusqu'au mois de mai 1994 : celles de Kanyinya et de Jali¹. La bataille de Jali figure parmi les plus déterminantes pour la prise de Kigali par les troupes de l'APR, qui affrontent sur leur flanc ouest l'artillerie des FAR, postée à Kanyinya². Il a fallu encore arpenter les collines pour mesurer leur importance stratégique et comprendre les raisons d'un tel acharnement au combat. Il s'agissait de gagner Kanyinya depuis l'est, en suivant la progression du bataillon « Bravo » commandé par le colonel

1. Jali était par ailleurs l'un des secteurs de l'ancienne commune de Rutongo.

2. Ces lignes reposent pour l'essentiel sur les informations recueillies au cours du procès du major (ex-FAR) Pierre-Claver Habimana, *alias* Bishyushya, ainsi que sur un entretien réalisé avec l'ancien commissaire politique du FPR, Tito Rutaremara, le 22 juillet 2010. Il nous a malheureusement été impossible de rencontrer le commandant des troupes de l'APR à Jali, le colonel Ludovic Twahirwa, *alias* Dodo, tenu par son devoir de réserve. Le témoignage de Védaste Ntagara, qui a survécu au génocide à Jali, éclaire également les conditions de la conquête de cette colline (entretien réalisé le 28 avril 2010).

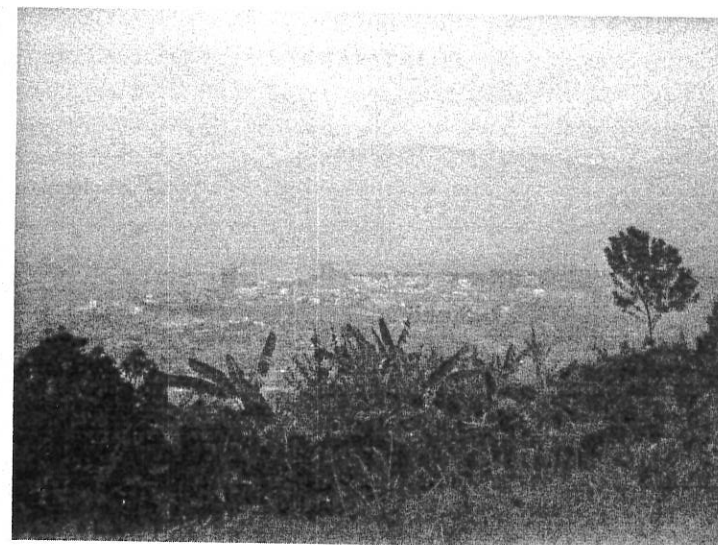
Ludovic Twahirwa. J'ai donc choisi d'emprunter les chemins foulés par les troupes de l'APR, repérés au préalable par mon collègue traducteur, ancien soldat de l'armée du FPR. S'il n'a pas pris part à cette bataille, il a pu recueillir auprès de ses anciens frères d'armes les indications nécessaires à notre marche. Le point de départ, à Gatsata, constitue un carrefour essentiel pour le contrôle de la route menant à la région de Byumba où stationnaient l'état-major de l'APR et l'essentiel de ses troupes¹. Au sommet de la pente est de Jali, se déploie un point de vue remarquable sur le centre-ville de Kigali, idéal pour le positionnement de l'artillerie.

Pour les populations civiles, l'âpreté et la proximité des combats ont provoqué la fuite d'un certain nombre de Hutu vers Kanyinya, où ils sont regroupés dans l'enceinte de l'école primaire. Le massacre des Tutsi de Jali se déroule en un temps très bref (en moins d'une semaine et demie) jusqu'à l'arrivée de l'APR vers le 20 avril². Certains rescapés parviennent à s'enfuir vers Kanyinya, grossissant le flot des réfugiés du bureau du secteur, assassinés plus tard à Mukana.

Du point de vue militaire, l'importance stratégique de Jali n'échappe pas non plus aux FAR, qui tentèrent d'enrayer l'avancée de l'APR vers l'ouest depuis Kanyinya. Les deux collines se dressent l'une face à l'autre, séparées par une vallée au creux de laquelle coule un mince cours d'eau (Yanze).

1. Après l'attentat contre Habyarimana, un bataillon venant de Kinihira (région de Byumba) et commandé par le colonel Sam Kaka fait mouvement vers Kigali pour renforcer le bataillon de six cents hommes stationné au CND. Le parlement, où se trouvent quelques-uns des plus hauts responsables politiques du FPR, fait l'objet de pilonnages intenses d'artillerie dès la nuit du 6 avril. Par la suite, le contrôle de la route vers Byumba prend une importance capitale dans les opérations d'exfiltration des rescapés et des hommes politiques membres de l'opposition par les troupes de l'APR (entretien avec Tito Rutaremara, 22 juillet 2010).

2. Entretien avec Védaste Ntagara, au centre de santé de Shyorongi, 28 avril 2010. Son jeune frère a été assassiné à Kanyinya.



Vue du centre-ville de Kigali depuis l'est du sommet de la colline de Jali. Jali, cliché personnel, juillet 2010.

Quittant Jali pour Kanyinya, on passe de l'autre côté de la ligne de front, au cœur des positions défendues par les FAR. Un poste d'artillerie se trouvait sur la colline de Nyamweru, à l'entrée sud du secteur. Abritant des soldats opposés aux massacres, cette position militaire est souvent citée dans les procès comme un lieu de refuge.

Rien ne subsiste aujourd'hui des stigmates de la guerre. Les collines se font toujours face, certes, mais seul le récit d'un officier au cours d'un procès a permis de restituer l'espace-temps de la guerre. Uniques vestiges de la présence des FAR dans la commune, les ruines de l'ancien quartier général de l'état-major du secteur opérationnel marquent encore le territoire. Croulantes et rongées par les herbes folles, elles sont illisibles sans le souvenir des acteurs. Ces derniers ne voient plus en elles l'école de formation professionnelle qu'abritait

LE GÉNOCIDE AU VILLAGE



À l'arrière-plan, vue de Jali depuis Kanyinya.
Le bus à gauche permet d'identifier le tracé de la route asphaltée.
Kanyinya, cliché personnel, septembre 2008.

ce bâtiment à l'origine, mais le « QG de Bishyushya », du nom du major traduit devant la *gacaca*.

La commune de Shyorongi a disparu en avril 1994. De la vie de ses habitants assassinés, rien ne vient porter témoignage. L'utopie d'un monde vierge de toute présence tutsi – passée et présente – a trouvé son expression ultime dans l'espace. Les mémoriaux érigés tardivement ne comblent pas le vide des parcelles rendues à une végétation anarchique. Seule la mémoire des acteurs sociaux donne accès aux paysages du « temps d'avant », où vivaient les familles exterminées. De même, seuls leurs récits convoquant les souvenirs de ce « temps d'avant » permettent de peupler les collines de leurs voisins disparus.